

Dossier

«Il faut une pédagogie du sens»



La fresque du collège de Faaa.

ne a été profondément bouleversée depuis trois décennies. Les évolutions économiques et sociales ont été précipitées : généralisation de l'emploi salarié, monétarisation de la société avec pour corollaire la consommation marchande de masse, irruption à travers la télévision des schémas occidentaux, migrations des archipels correspondant à un déracinement et une urbanisation non maîtrisée... Une partie de la population, la plus apte à s'adapter, «a surfé» sur la vague des transformations ; la majorité, de souche polynésienne maohi, n'a pas toujours réussi à trouver un nouvel équilibre. En entrant dans le lycée chaque matin, nos élèves apportent avec eux les contradictions de la société polynésienne : on peut se faire tatouer un motif traditionnel sur le corps en écoutant le dernier groupe de musique hard rock à la mode. L'enjeu est aussi pour nous de les aider à trouver un équilibre.

Individualisme et communauté

Il est souvent répété que les Polynésiens n'aiment pas l'effort continu, qu'ils sont vite «fiu» (démotivés, las), que l'instant présent ou le futur proche sont préférés aux projets impliquant la durée ou des buts lointains. L'effort individuel, solitaire n'est pas apprécié en règle générale, par contre dans le cadre d'un groupe qui a leur adhésion, les Polynésiens ne compteront pas leurs efforts. La vie des paroisses et des associations est marquée par la réalisation collective de projets parfois grandioses. De même les sports d'équipe ont toujours eu la faveur du plus grand nombre. Il peut parfois être intéressant, dans le cadre scolaire, de développer l'esprit de groupe et de l'utiliser comme cadre d'activités pédagogiques. Les voies qui mènent à la réussite sont différentes : il faut les trouver. Précisons au passage que les Polynésiens demeurent très attachés à leur religion. Les élèves ont des activités dans leur paroisse. Pour beaucoup de familles, l'église reste le principal point d'ancrage stable.

Il y a un siècle, Gauguin posait déjà la question: D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? La formation que les enseignants contribueront à donner aux élèves les aidera à se poser ces questions et à trouver les réponses.

Armelle Merceron
Enseignante, conseillère technique auprès du
Ministre de la Solidarité et de la famille

Au collège de Faaa, qui reçoit plus de mille élèves, Jean-Paul Barral son directeur, a accepté de répondre aux questions du Veà porotetani. Entre deux rendez-vous, une colère au téléphone et le cortège des parents d'élève venus s'inquiéter pour la rentrée scolaire, il partage avec nous inquiétudes, espoirs et persévérances. Dans l'armoire vitrée de son bureau on aperçoit un pistolet, gros calibre, un couteau... et des encyclopédies. Les uns ont été confisqués à des élèves, les autres devraient leur apporter le savoir, entre les deux il y a l'enseignant.

Veà Porotetani : La première chose que l'on voit, en arrivant au collège de Faaa, c'est une grosse tête de pierre et une fresque. Est-ce que cela veut dire qu'il y a une volonté d'intégrer l'élève dans son milieu culturel ?

Jean-Paul Barral : C'est la volonté du chef d'établissement et de certains enseignants qui ont été à l'origine de cette oeuvre d'art, une volonté ferme d'ancrer l'enseignement secondaire, dans la culture du polynésien, mais ce n'est pas facile, il faut avoir des enseignants qui le souhaitent. Si vous n'avez pas d'enseignant qui ont envie de faire quelque chose et bien votre collège n'avance pas.

Veà : Est-ce que vous voulez dire que plus qu'aux problèmes administratifs, c'est plutôt aux résistances humaines, qu'il faut s'attaquer ?

J-P. B. : C'est un problème d'attitude des personnels de façon générale par rapport aux enfants et par rapport à la mission qui devrait être la leur. Schématiquement, certains enseignants sont là dans un cadre statutaire bien défini et ils ne bougent pas. Pour caricaturer, certains profs font leurs 18 heures et s'estiment complètement satisfaits. Alors que, ce qu'on exige des enseignants surtout en ZEP (Zone d'éducation prioritaire), surtout dans une situation telle que le collège de Faaa, une situation difficile, c'est qu'il y ait un minimum de générosité, c'est qu'il y ait un minimum d'envie de faire quelque chose pour les enfants et cela ne peut se faire uniquement dans le cadre des 18 heures comme des fonctionnaires. C'est pour cela que je dis aux nouveaux collègues : au collège de Faaa il ne suffit pas de faire du 5x5, il faut faire aussi du 4x4, être capable d'aller à la rencontre des enfants, de les aider, d'être un professeur tout-terrain. Des classes difficiles méritent une approche, une démarche tout a fait particulière et j'ai la chance de façon générale d'avoir des équipes pédagogiques qui s'investissent.

Veà : Est ce que les enseignants venus de métropole sont pour vous plutôt une chance d'ouverture sur le monde ou génèrent des problèmes par difficulté d'adaptation ?

J-P. B. : Les deux à la fois, une chance parce que nous avons la possibilité de renouveler les enseignants, mais c'est un peu la roulette russe. On sait qui on perd, mais on ne sait pas qui va le remplacer. On a un mouvement de personnes, donc de pratique, donc d'idée. Mais les gens qui viennent pour deux ans n'ont pas le temps de s'investir, parce qu'il faut quelques années pour essayer d'avoir une action continue, une action concertée et pertinente au niveau pédagogique. Ce qui serait souhaitable, c'est qu'il n'y ait pas de limite de contrat et que les professeurs qui font bien leur travail puissent continuer à le faire tant qu'il n'y a pas de professeur polynésien pour les remplacer. Mais autre problème avec les enseignants polynésiens, ils sont là à la vie, et s'ils sont censés être plus proches des enfants, avoir mieux compris les choses, ce n'est pas toujours le cas.

Veà : Comment vous qualifieriez-vous les enfants qui arrivent en 6è ?

J-P. B. : On peut estimer que si on se fie à la moyenne des évaluations nationales de 6è, la Polynésie est située à 20 points au-dessous de la norme. 20 points sur 100 c'est important, et ça montre que notre système éducatif n'est pas aussi performant qu'en France. La première raison que je vois c'est le problème linguistique. On a de grosses difficultés à faire en sorte que des enfants, qui sont pour la plupart Polynésianophones, surtout dans les îles, puissent s'adapter à un enseignement du français tel qu'il est conçu en France. Les enfants nous arrivent avec un bagage linguistique en français faible. Au niveau de l'expression du Tahitien ce n'est pas mieux. J'ai reçu il y a quelques jours des élèves de CM2. J'ai vu défiler dans mon bureau 350 enfants, je leur ai posé des questions en tahitien, c'était le mutisme total. C'est un gros problème qui m'interroge. En français ce n'était pas beaucoup mieux. Ces enfants arrivent en collège dans une situation de communication très déficiente. Ils n'osent pas parler, ils ne sont pas sécurisés dans leur langue qui est dévalorisée et ils ne sont pas non plus sécurisés en français. Il y a quelques élèves qui scolairement arrivent à s'en sortir, à peu près 20 % et les autres sont en difficulté au niveau de l'expression.

Autre problème, les mathématiques. Les élèves nous arrivent de l'enseignement élémentaire en sachant manipuler les opérations mais en ne sachant pas quand est-ce qu'il faut les utiliser. Autrement dit, le gros problème en français et en mathématique c'est sur le plan du sens. On se retrouve là en face d'enfants qui ont un déficit complet pour trouver un sens aux activités pédagogiques qu'on va leur demander. Lire un texte, certains déchiffreront le texte, mais ne sauront pas le contenu du texte, l'intérêt du texte, etc... Et en mathématiques pareil, on leur donne un problème, les gosses savent faire des multiplications, des additions, des soustractions mais ils ne savent pas quand est-ce qu'il faut multiplier, additionner, soustraire ou diviser. Au niveau de la lecture des consignes il y a une carence.

Il faut donc une pédagogie du sens pour éviter qu'on se dirige vers une situation d'illettrisme qui est déjà important en France mais qui l'est encore plus ici.

Veà : A écouter votre description on a l'impression qu'il y a un mur vers lequel on fonce, que l'échec est évident et fatal. Diriez-vous à l'enseignant que la première chose qu'il a à faire c'est structurer les connaissances de l'enfant qui rentre en 6ème et donc d'inventer une pédagogie à laquelle il n'est pas préparé ?

J-P. B. : L'inventivité au niveau du corps enseignant c'est quelque chose de très important, plus on est dans une situation difficile, plus il faut faire preuve d'imagination, et plus les équipes pédagogiques sont importantes pour brasser les idées, pour faire les expériences, pour en tirer des conséquences, etc... Mais le bilinguisme n'a pas encore été pris en compte dès la formation des maîtres. Et si les gens avaient eu une réflexion sur l'importance de la langue maternelle, sur la valorisation nécessai-

re de cette langue, sur l'utilisation de cette langue, pour que les élèves se sentent bien dans cette langue, je suis sûr qu'on aurait déjà moins de problèmes. Il y a en amont tout un effort à faire pour rendre les enseignants conscients de l'importance du reo maohi et de la lecture. La démarche du polynésien par rapport à la lecture n'est pas une démarche spontanée, donc c'est une démarche qui doit être cultivée, qui doit être suscitée, qui doit être encadrée.

Veà : Pour terminer ce chapitre des problèmes, vous faites une entière confiance aux enseignants mais vous ne parlez pas beaucoup des parents. Est-ce que pour vous, les parents tiennent une place importante, primordiale et est-ce que vous attendez d'avoir chez eux une écoute, un soutien ?

J-P. B. : Au niveau de la démarche de la Charte de l'éducation on a insisté sur l'importance des parents. Dans la réalité nous sommes dans une situation où les élèves les plus en difficulté se situent dans des familles sur lesquelles on ne peut pas s'appuyer. C'est un grand problème. On peut faire de beaux discours sur l'importance des parents. C'est une réalité sur laquelle il faut bâtir quelque chose. Alors que faire ? On recoupe toute une série de problèmes à caractères sociaux et économiques qui font que, pour certaines familles, la réussite des enfants à l'école n'est pas la préoccupation majeure, la préoccupation majeure c'est de donner à bouffer aux enfants le soir. Et s'il n'y a pas un soutien, s'il n'y a pas une valorisation, s'il n'y a pas une compréhension, s'il n'y a pas une incitation, les enfants ont l'impression que l'école n'est pas importante pour eux. C'est un problème de communauté. Est-ce que, notamment dans les Églises qui constituent encore sur le territoire une des rares institutions qui tient la route, on ne pourrait pas porter un effort important dans le cadre de la vie communautaire pour aider ces parents à assumer un peu mieux leurs responsabilités parentales par rapport à l'école en particulier, mais aussi par rapport à l'éducation de manière générale. 20 % d'enfants n'ont qu'un seul repas par jour et c'est le repas de la demi-pension. Il faut qu'on le sache, il y a des situations de détresse sociale familiale telle que ces enfants ne peuvent pas être dans une situation de réussite scolaire.

Veà : Avez-vous fait des expériences pédagogiques ces dernières années qui ont été des réussites ?

J-P. B. : Oui, avec les moyens qu'on nous a donnés et avec les enseignants qui ont bien voulu, les conditions limitantes sont là. Clef pour l'adolescence par exemple qui est un programme expérimenté à Faaa, puis à Pomare IV, puis dans d'autres collèges, il constitue une approche pédagogique de l'enfant qui est tout à fait nouvelle et fondamentale, considérer l'enfant non pas comme une machine apprenante mais comme un individu qui a sa liberté, qui a son autonomie, qui a sa responsabilité, qui a ses émotions, etc... ce qui n'est pas enseigné dans les instituts de formation. Ça remet en cause la manière dont les enseignants sont formés. L'enseignant doit être une personne capable d'écouter l'enfant, capable de le valori-



Jean-Paul Barral.

ser, capable de dialoguer, capable de négocier, capable de passer des contrats.

Clef pour l'adolescence nous a permis de maintenir scolarisés des enfants qui sans cela seraient certainement sortis du système scolaire. Mais au niveau du ministère il n'y a pas un écho favorable et de plus en plus d'établissements abandonnent ce programme parce que les moyens qu'on leur alloue n'arrivent plus. C'était une expérience intéressante.

Nous avons eu aussi l'an dernier le défi-lecture qui a permis à des élèves d'approcher la lecture de façon intéressante. Nous avons eu en classe de 3è, un programme d'éducation sexuelle, parce qu'au collège de Faaa on a énormément de grossesses précoces ça leur apporte énormément pour la gestion de leur propre vie, de leur propre liberté. Un programme d'éducation pour la santé qui est géré par les profs de biologie et qui ouvre les enfants sur tous les problèmes de santé publique de Polynésie. On parle de la dengue, du sida, de la malnutrition... Ensuite toute la démarche que nous avons mis en place au niveau de la technologie qui est une des disciplines qui fonctionnent bien au collège de Faaa, avec une équipe d'enseignants tous concernés qui mettent en place leur dispositif de pédagogie et d'évaluation. C'est très important pour eux cet enseignement à caractère (pratique et technologique) qui leur permettra ensuite d'être plus à l'aise dans un enseignement de type lycée professionnel.

Veà : N'y a-t-il pas une contradiction entre la volonté de réussite individuelle et le sens communautaire qui existe en Polynésie ?

J-P. B. : C'est vrai, s'est certainement une tension forte entre deux cultures. C'est vrai que notre culture d'enseignement métropolitain est une culture individualiste. Mais toujours tiraillé entre la nécessité de promouvoir l'individu, parce que c'est un élément important du développement de la personnalité, du développement de la démocratie et en même temps la nécessité de ne pas perdre de vue l'intérêt du groupe, de faire en sorte que le groupe entier progresse. C'est une tension tout à fait importante dans le système et positive.

Il ne faut pas uniquement promouvoir l'individu, parcequ'à ce moment là on entrerait dans un système éducatif super-marché, où les gens arriveraient avec leur cady et viendraient chercher ce qui les intéresse eux dans une perspective utilitariste de l'éducation sans tenir compte de l'intérêt de la communauté.

Propos recueillis par Gilles Marsauche